

Bon voyage, Gillou

Aux obsèques d'Alain Gilles, la famille du basket s'est serré les coudes.

IL ÉTAIT ENTRÉ dans la pièce avec Brassens chantant « Les copains d'abord », ce qui lui allait comme un gant. Il en est sorti, comme s'il quittait le terrain, sous une standing ovation vibrante, qui a empli l'espace du funérarium de Grammont, envahi par la foule. Car il y avait du monde pour épauler la famille d'Alain Gilles. Son frère et sa sœur, ses trois fils, ses petits-enfants, tous faisant clan autour de sa mère Camille, digne, émouvanté autant qu'émue par cette autre grande famille accourue à l'appel du dernier voyage. L'ultime exploit d'Alain Gilles aura été de fédérer, dans un bel élan, plusieurs générations de la famille du basket. Des anciens bien sûr, d'Alain Vincent à Jacques Monclar, emmenant avec eux les Alain Larrouquis, Freddy Hufna-

gel, Bruno Servolle, Ken Dancy, Stéphane Ostrowski, Fred Forte... et tant d'autres encore. L'ASVEL d'aujourd'hui était là aussi, et son jeune président délégué Gaëtan Muller eut un petit discours plein de sens et de respect.

Vincent Collet, et son assistant à Strasbourg Pierre Tavano, qui furent si proches de lui, avaient laissé la SIG à Saragosse, où ils la rejoignirent directement, pour un match d'Eurocoupe ce soir. Il y avait même un peu d'OL à Mont-

pellier, avec la présence de Fleury Di Nallo et de Bernard Lacombe, très affecté. Le directeur sportif de l'OL avait pris l'initiative samedi lors du match à Bastia de demander une minute de silence, et ses joueurs portaient un brassard noir en hommage à « M. Basket ».

Il ne manquait finalement qu'un représentant de la LNB, qui a brillé par son absence, alors que Jean-Pierre Siutat, pour la FFBB, était arrivé direct de Dubai ! On vit ensuite toute cette famille recomposée se serrer encore plus les coudes, dans une ambiance bodega, avec l'un des fils d'Alain Gilles, debout sur un tonneau, éperdu d'émotion et exhortant à trinquer à la santé de son père. Gillou aurait adoré ça...

LILIANE TRÉVISAN (à Montpellier)



Richard de Hullessen/PhotoPQR/ Midi Libre

L'Équipe – Mercredi 26 novembre 2014



Hommage

Alain Gilles

La force des images

Suite à son décès la semaine dernière, tout a été écrit sur Alain Gilles. Sur ses sarabandes sur le terrain. Sur son magnétisme, sa gentillesse aussi. Sur ses virées nocturnes. Facteur à ne pas négliger : le plus célèbre numéro 4 du basket français a bénéficié pour sa popularité d'un phénomène naissant, la télévision.



Interviewée par Jean Raynal, la voix du basket des années soixante-dix.

Réuni par le mensuel *Maxi-Basket*, en janvier 2000, un jury de spécialistes est formel : le meilleur basketteur français du 20^e siècle est Alain Gilles. Il devance Antoine Rigaudeau, qui n'a pas alors accompli l'ensemble de son œuvre, et Richard Dacoury. Jean-Paul Beugnot, l'un des tout meilleurs pivots européens de sa génération, est quatrième. Seulement, René Choost, le leader des vice-champions olympiques en 1948, est à peine cité. Tout comme Roland Létienne dont certains chroniqueurs nous disent pourtant qu'il fut le meilleur joueur européen d'avant-guerre.

Alain Gilles possède un palmarès plus long que les bras de Rudy Gobert : 8 titres de champion de France, autant de trophées de meilleur joueur français (entre 1964 et 75), 25 saisons en première division, ses premiers points à 15 ans, 9 mois et 7 jours, une dernière apparition à 41 ans et 5 jours, etc. Pourtant, son CV est presque exclusivement franco-français, si l'on excepte deux places dans le carré d'as de la poule finale de la Coupe d'Europe des Clubs Champions – l'équivalent du Final Four de l'Euroligue – et une



↻ Avec Michel Le Ray, son coéquipier à l'ASVEL comme en équipe nationale.

finale de Coupe des Coupes, sur le bord. « Gilles » est à sortir de la déliquescence de l'équipe de France après le Mondial de Rio de 1963 – auquel il participa à 18 ans – et de son refus de s'engager avec le *Real Madrid*, alors la référence absolue en Europe.

Seulement, voilà. Si une poignée de contemporains a vu jouer Roland Létienne, à peine davantage Jean-Paul Beugnot, toute une génération de sportifs a été envoûtée par l'échange villeurbannais.

En direct, devant des millions de Français

Plongeons dans le contexte. Alors que seuls 6,1% des foyers français possédaient un téléviseur en 1957, ils sont 70,4% à être équipés en janvier 1971. Et, à l'époque, 1- la télévision est au centre des distractions des Français, 2- il n'existe encore que deux chaînes et la « première » concentre l'essentiel de l'attention des téléspectateurs.

Une médiatisation du basket va apparaître dans la seconde moitié des années soixante. L'ASVEL est diffusée en moyenne deux fois l'année. De plus, en 1968, les deuxième mi-temps de trois matches de Coupe d'Europe (contre l'AEK Athènes, le Racing Malines et le Simmenthal Milan) sont programmées en direct dans une Maison des Sports onatée à blanc.

Le 3 décembre 1967, la France bat la Pologne à Rennes. Alain Gilles, le visage encore glabre, a les honneurs de *Sports Dimanche*. Il est assis en plateau entre Michel Drucker et Jo Choupin. « Alain Gilles a été aujourd'hui le grand bonhomme de la rencontre France-Pologne. L'un des plus grands joueurs de basket que l'Europe connaisse », assène Jo Choupin, qui ajoute : « Je crois qu'il a sa place dans une équipe américaine. »

Une affirmation totalement gratuite, car le journaliste de l'ORTF n'a probablement jamais vu un match de NBA et ne connaît certainement pas les besoins en recrutement des San Francisco Warriors ou des Cincinnati Royals. Mais ce type de jugement frappe les esprits. Comme sont estomacés ceux qui assistent à son panier au buzzer, dans un sursis désespéré, à une dizaine de mètres et avec la planche, lors d'un Lu Mans-Villeurbanne diffusé le 26 décembre, en plein

dimanche après-midi. Ils sont assurément des millions devant leur poste, même si l'audimat n'existant pas encore, il n'y a pas d'audience précise. Pour eux, Alain Gilles, le barbu, c'est le Père Noël.

Les Coulisses de l'Exploit

Le lendemain, au JT de 13h, un dialogue entre Jean-Pierre Elkabbaj et Michel Drucker s'annonce devant la France entière.

« Une seconde, parfois, cela compte en sport. On l'a vu hier. Le basketteur Alain Gilles a marqué à la toute dernière seconde du match Villeurbanne-Le Mans un panier extraordinaire », lance le premier.

« Extraordinaire ! », répète le second. « Dans les dernières dixièmes de seconde même, l'arbitre a arrêté le match juste après ce panier. »

Un reportage le 20 avril 1972, dans l'émission de référence, *Les Coulisses de l'Exploit*, contribue de façonner la statue de phénomène du sport français. En entrée, on découvre un résumé du match ASVEL-Antibes dans un palais des sports de Gerland gavé de spectateurs. Jean Raynal, la voix du basket de cette époque, explique qu'« une fois de plus un joueur va dominer la rencontre de toute sa classe, Alain Gilles, meilleur marqueur avec 43 points. »

C'est le troisième titre de champion de France de l'ASVEL, le cinquième de Gillou en sept saisons à Villeurbanne. On voit aussi l'artiste jouer aux boules lyonnaises avec des boîtes, à la be ote coincée avec ses équipiers, dans l'entreprise de chaudronnerie de son président Raphaël De Barros où il est attaché de circulation, puis jouer et entraîner – il fait les deux – et, bonus, être son bar.

« Le Dribble » après un match. Alain Gilles assure le service avec sa femme Martine. « Il ne faut rien exagérer. Les troisième mi-temps sont légères », essaye de faire croire Alain Durand. Mais on entend en fond sonore le rire sarcastique de ses équipiers. Quelques secondes plus tard, l'interview de Michel Le Ray est interrompue par des chansons à boire :

« Et glos, et glos, et glos... »

Alain Gilles fut l'un des grands champions français de sa génération. Davantage encore, une légende, un mythe. La force des images. ●